Thierry LENTZ, *Nouvelle histoire du Premier Empire. IV.
Les Cent-Jours, 1815*

Paris, Fayard, 2010

Cyril Triolaire

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13112>

DOI : 10.4000/ahrf.13112

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 226-230

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Cyril Triolaire, « Thierry LENTZ, *Nouvelle histoire du Premier Empire. IV. Les Cent-Jours, 1815* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 08 juillet 2014, consulté le 05 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13112>

Ce document a été généré automatiquement le 5 juillet 2021.

Tous droits réservés

Thierry LENTZ, *Nouvelle histoire du Premier Empire. IV. Les Cent-Jours, 1815*

Paris, Fayard, 2010

Cyril Triolaire

RÉFÉRENCE

Thierry LENTZ, *Nouvelle histoire du Premier Empire. IV. Les Cent-Jours, 1815*. Paris, Fayard, 2010, 600 p. ISBN 978-2-213-63808-9, 27€.

- 1 Les Cents-Jours sont de ces épisodes qui façonnent la légende historique et sont une source quasi inépuisable pour l'historien ; qu'il soit amateur éclairé en quête de quelque esprit de sacrifice comme Dominique de Villepin (*Les Cent-Jours*, 2001) ou spécialiste reconnu interrogeant cette tentation de l'impossible tel Emmanuel de Waresquiel (*Cent-Jours*, 2008). Avec *Les Cent-Jours, 1815*, Thierry Lentz vient clore aux éditions Fayard ce qui devait être initialement une nouvelle trilogie sur l'Empire. Le directeur de la Fondation Napoléon achève ainsi une « nouvelle histoire » du Premier Empire qui souhaite mesurer l'ambition de Napoléon à assurer la prépondérance française en Europe, en saisir le succès fulgurant puis son rapide effondrement. Aux trois tomes initiaux, *Napoléon et la conquête de l'Europe* (2002), *L'Effondrement du système napoléonien* (2004) et *La France et l'Europe de Napoléon* (2007), Thierry Lentz a donc rajouté un quatrième sur les Cent-Jours ; épisode qui tient longuement en haleine le lecteur, obligé de patienter plus de 250 pages avant de voir enfin l'empereur déchu s'éloigner de l'île d'Elbe. Thierry Lentz entend dépasser le manichéisme anglo-saxon, chercher une voie médiane entre apologie et légende noire et aborder avant tout les Cent-Jours comme un « événement historique » à part entière. Planté longuement, le décor du Congrès de Vienne doit permettre à l'auteur de mieux appréhender ce qui se passe au large des côtes toscanes. Car si à son retour Napoléon recouvre bien son trône, il ne retrouve pas son empire, entièrement remanié et repensé à la table autrichienne des négociations européennes. C'est finalement sur une aventure largement individuelle

que Thierry Lentz revient en trois temps et dix huit mouvements ; une histoire vue d'*en haut*.

- 2 À travers les longues tractations des Congressistes réunis à Vienne, l'auteur souhaite tout d'abord prendre toute la mesure de l'influence de cet exilé dont on parlait peu mais auquel tous pensaient constamment. De cette première partie consacrée aux coulisses quotidiennes de cette réunion diplomatique sans précédent, Napoléon est pourtant le grand absent. L'auteur concentre prioritairement, voire exclusivement, son attention sur les acteurs en présence, les préparatifs, le déroulement et les conclusions d'un Congrès émaillé de tensions et de crises. Aussi, les caractères et les rôles endossés par les principaux protagonistes, leurs gestes, sont-ils ainsi justement saisis (Talleyrand le revanchard, soucieux d'éviter tout retour brutal à l'Ancien Régime et de défendre les réformes révolutionnaires et impériales ; Alexandre I^{er} le tsar fantasque et inconstant, vainqueur autoproclamé de Napoléon, désireux d'imposer son *leadership* à la coalition ; Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse aux intérêts divergents ; Metternich en ministre très habile, prudent, disposé à ménager la France et à se rapprocher de l'Angleterre pour permettre à l'Autriche de retrouver son rang en contrecarrant tout projet hégémonique venu du Nord ; le plénipotentiaire Castlereagh en maître à danser des pas de deux diplomatiques franco-britanniques). Luttres d'influences, tensions et négociations permanentes sont précisément mises en lumière, au point finalement qu'aucune zone d'ombre ne paraît subsister. L'historien montre combien le traité de Paris du 30 mai 1814 est bien le fruit d'un consensus modéré entre des coalisés divisés sur les principes/formes de la reconstruction européenne, parfois difficilement conciliables, et comment il témoigne à la fois de leur désir de vengeance et de leur conscience de la nécessité d'une France forte mais maîtrisée, pour l'équilibre général du continent. Apparaissent alors les stratégies pensées et engagées par les diverses forces en présence pour replacer la France au cœur des conversations préliminaires sans jamais pour autant l'associer aux choix finaux ; mais également le jeu complexe de diplomatie concurrentes décidées à défendre leurs intérêts, dans un cadre régi par les conventions écrites et un droit international renouvelé. Le lecteur voit la Quadruple Alliance à la manœuvre, reléguer au besoin au second plan les puissances secondaires (France, Suède, Portugal, Espagne), rebattre les cartes au sein des commissions spécialisées et poser les conditions des accords bilatéraux ; c'est bien la restructuration de l'Europe qui se joue alors sous ses yeux : renforcement des Pays-Bas, réorganisation de la Confédération helvétique, équilibre de l'Europe du Nord, mise sous tutelle de l'Italie du Nord, restauration du Saint-Siège et retour de Pie VII à Rome. Rien n'est oublié de la délicate réorganisation du « corps germanique » autour de souverains majeurs et à travers une nouvelle confédération, des ambitions divergentes de Berlin et de Vienne, des intérêts différents de la Saxe, de la Pologne et de la Russie. Bien qu'il prenne le temps de montrer que le Congrès de Vienne fut une réunion diplomatique et mondaine hors norme, un « festival de la paix » (p. 72) rythmé par les fêtes et les spectacles et orchestré par une régie administrative et policière inédite, Thierry Lentz invite à une immersion juridique parfois trop technique – perdant le fil à travers le fonctionnement des comités (répartition des sièges, p. 85 ; commission sur la libre circulation des rivières, p. 99) – et détaille à l'excès les découpages territoriaux, sans jamais réellement interroger les enjeux économiques, sociaux et culturels pourtant posés par la résolution du conflit, ni même envisager une histoire de leur perception, au plus près des peuples.

- 3 Afin de saisir complètement les conditions du retour de l'empereur, Thierry Lentz propose ensuite d'aller et venir dans les appartements de Schönbrunn à la suite de Marie-Louise, de quitter Vienne pour rejoindre l'île d'Elbe, suivre son nouveau souverain et sonder jusqu'aux espions et contre-espions insulaires et de pénétrer encore dans les cabinets parisiens des Bourbons restaurés. Une fois le traité de Fontainebleau entériné, Napoléon, déchu, est suivi jusqu'à l'île de l'exil, sans que ne soient écartés ni les débats/rumeurs sur sa personne (traduction éventuelle devant un tribunal des nations, tentatives de suicide ou de meurtre), ni sa sortie agitée du territoire (après Orange notamment), ni les réflexions/décisions politiques davantage que sentimentales autour de l'impératrice et du roi de Rome. À peine Napoléon a-t-il quitté la France qu'il n'est déjà plus un « homme foudroyé » (p.179) mais bien au contraire un prince ambitieux. Lentz brosse le portrait méconnu d'un Napoléon énergique, déterminé à commander, construire et réformer, soucieux de préserver son statut et son rang. Napoléon gouverne en monarque absolu sans jamais renoncer à son train de vie impérial. Il réorganise son territoire selon son principe pyramidal habituel, étend son pouvoir aux compétences législatives, s'arroe des droits régaliens et orchestre la politique extérieure, maintenant même un état d'alerte permanent. La vie de cour, le régime de l'étiquette, l'autocélébration festive, tout autorise le souverain à une vie brillante ; au point que les dépenses engagées tout azimut (transformations des résidences Mulini ou San-Martino, pavage des routes, travaux d'assainissement, construction d'un nouveau théâtre et entretien d'une garde impériale personnelle) grèvent considérablement les finances du petit royaume. L'animation est alors de toute autre nature sur la scène parisienne, où la monarchie restaurée reprend ses droits et la charte du 8 juin 1814 inaugure un régime libéral ambigu, conciliant au mieux les héritages récents sans renoncer au cérémonial dynastique. La description minutieuse, quoique longue et classique, du nouveau système monarchique, témoigne de la subtile synthèse politique engagée au sommet de l'État et revient sur le ménage opéré avec retenue parmi le personnel des chambres, des ministères et des administrations civiles provinciales. Entre cette France rendue à ses anciens monarques et l'île d'Elbe sous contrôle napoléonien, il est bien difficile pour Thierry Lentz de mesurer les degrés d'adhésion et/ou de rejet à l'égard des Bourbons et/ou des Napoléonides ; et si l'esprit public, si déterminant à mesurer et contrôler à l'heure des changements, est si largement « insaisissable », pour reprendre le titre même du neuvième chapitre (p. 239-263), c'est bien parce que l'historien ne s'écarte pas des témoignages contemporains connus, ne tend pas l'oreille ni ne relève les gestes des Français au cœur des départements ; et dont les papiers locaux, préfectoraux ou municipaux, et les archives policières regorgent pourtant, révélant ces fidélités et ces résistances si promptes à saisir l'atmosphère dans laquelle s'installe le nouveau régime et se maintient l'espoir d'une *renovatio* impériale. Du reste Thierry Lentz s'affaire-t-il à bien montrer ensuite combien, depuis l'île d'Elbe, le retour de Napoléon n'est finalement pas aussi « impossible » (p. 284) que ce que l'on veut bien penser à Paris et ailleurs ; et c'est bien un Napoléon au fait de la défaveur à l'égard des Bourbons (armée, élites) et des négociations visant à le déporter dans le cadre d'une opération d'envergure qui décide de quitter l'île d'Elbe. Et l'historien de peindre alors le vol de l'Aigle, de Golfe Juan à Paris, étape par étape, sans taire les tentatives militaires pour freiner son avancée ni succomber au mythe bonapartiste de l'appel au peuple et d'une irrésistible vague populaire de soutien, mais sans renoncer aux épisodes d'Épinal qui ont fait la légende de la remontée (entrée à Grenoble, Peyruse à Ponthaut, le ralliement de Ney à Lons-le-

Saunier) ; un récit aboutissant à la « folle journée du 20 mars 1815 » (p. 314), à cette « révolution » dont Lentz se demande alors si elle n'est pas « plus simplement un coup d'État militaire exécuté de main de maître et favorisé par les circonstances » (p. 319). Rien n'est ignoré de la réactivation des réseaux napoléoniens existants, des mutineries des unités lilloises ou des manœuvres de Fouché dans la mise en œuvre du coup d'État du 20 mars, rendu possible grâce au basculement de l'armée.

- 4 C'est en examinant le nouvel ordre impérial des choses dans ses dimensions françaises et européennes pour mieux en saisir la consistance et en interroger les chances de survie que l'auteur achève son histoire. C'est à travers la mise « hors le droit et hors la loi » (p. 353) de Napoléon par les Huit que Thierry Lentz choisit d'appréhender les débuts de l'échec de la restauration impériale ; et ce, même si le front antinapoléonien ne se reforme pas aussi simplement et si les initiatives multiples de Talleyrand n'empêchent son évolution vers une coalition antifrançaise. La réactivation de la Quadruple Alliance et la mise en œuvre rapide d'un plan militaire sonnent-elles immédiatement pour autant le glas de l'empire restauré ? L'historien interroge dès lors la légitimité de cet empire « libéral », incontestablement fragile. Tout ou presque, dans le mode de gouvernement (formation tardive des ministères, choix des hommes), l'attitude de l'empereur (manque d'énergie, main moins ferme sur les affaires civiles, tâtonnements envers la police), les débats et les réformes constitutionnels (ouverture libérale freinée, Acte additionnel), les déconvenues électorales (percée des néo-jacobins à la Chambre, victoire des royalistes dans les villes) et les événements (plébiscite manqué, échec de la cérémonie du Champ de Mai, fronde parlementaire) indiquent l'impossible refondation de l'Empire ; les dysfonctionnements sont nombreux (commandements militaires des provinces et administrations des départements) et les problèmes d'argent frontaux. Surtout, tandis que le gouvernement royal se reconstitue en exil, le soutien au trône impérial n'est bien que secondaire dans l'esprit des nouvelles fédérations, avant tout unies par leur rejet des Bourbons et un regain de patriotisme contre l'Europe coalisée. Car l'impasse dans laquelle s'engage Napoléon est aussi selon l'historien une impasse européenne : le système continental ne peut plus être dans une Europe réorganisée, renouvelée juridiquement et cimentée autour de son rejet de l'empereur. À l'heure de reprendre les armes et de mettre fin « au temps des diplomates » (p. 449), les grandes puissances coalisées envisagent un avenir européen sans Napoléon. Qu'importe même la popularité supposée envers lui d'une majorité de soldats français – qu'il aurait été bon de sonder et de mesurer dans une étude renouvelée du sentiment militaire – ; c'est sur le pied de guerre que s'achève donc cette histoire. Et une fois les troupes levées dans chaque camp, sur cette campagne de quatre jours, où Napoléon tente de reproduire les manœuvres qui lui avaient souri en Italie et que l'historien nous fait suivre dans un ballet stratégique interrompu. Sitôt le rideau tombé sur son Waterloo en deux actes, l'auteur interroge la défaite, comme pour mieux en souligner le caractère inévitable. C'est dans un Paris en ébullition que sont enfin saisis les attermoissements politiques du vaincu et au nom de la préservation de la patrie qu'est envisagé le coup de force des parlementaires. Déchu, sans successeur impérial désigné, Napoléon doit partir ; et le lecteur de voir s'évanouir le rêve d'un exil américain pour le suivre finalement à Sainte-Hélène.

- 5 Car le dernier opus de cette *nouvelle* histoire du premier Empire reste finalement *classique*, écrit essentiellement au cœur des seuls espaces de pouvoir – entre Vienne, Paris et Sainte-Hélène, avec quelques incursions à Naples – et au fil des tractations et des événements majeurs qui font en réalité la *grande* histoire. S'il révèle bien tout des

coulisses diplomatiques du Congrès de Vienne et scrute de près l'exilé de l'île d'Elbe pour mieux en comprendre l'« impensable » retour, Thierry Lentz tait ce qui se passe dans les départements, ignorant comment l'épisode est vécu en ville et au village par des millions de Français, et au-delà des frontières, par les autres Européens ; et ce, alors même que résistances et fidélités s'expriment, et demeurent bien visibles dans les archives. Regrettons au final une cartographie parfois désuète (p. 113, 124), chargée et peu lisible (p. 478, 485) et ne rendant compte d'aucun véritable phénomène neuf – des projections des incidents enregistrés par gendarmes et policiers, des adresses de soutien envoyées à Napoléon, des fêtes (et/ou leur absence) célébrées spontanément dès l'annonce de son retour n'étaient-elles pas envisageables ? Les études anciennes et dépassées d'Émile Le Gallo, de Henry Houssaye ou de Louis Madelin sont trop souvent sollicitées là où les enquêtes récentes ouvrent justement des voies nouvelles pour une relecture de cette histoire impériale. Ce tome-là, en s'ouvrant largement à l'année 1814, donne néanmoins à lire avec précision ces *Cent-Jours* au cours desquels le temps politique, diplomatique et militaire s'accélère brutalement.